

ment par le sens, mais se ressemblaient un peu dans la prononciation ?

Le nom Samsou-ditana est peut-être assyrien. L'ancienne forme *Samsou* se trouve en effet dans quelques noms propres et, ainsi que je l'ai dit plus haut, *ditanou* existe en assyrien. Néanmoins nous voyons ce mot figurer dans le nom *Ammi-ditana* dont le premier élément n'est pas assyrien, et ce fait nous donne le droit de supposer que *ditanou* avait été emprunté par l'assyrien à un autre dialecte sémitique; je ne connais malheureusement aucun mot syriaque ou arabe auquel on puisse le comparer.

Quoi qu'il en soit, je serais très porté à attribuer une origine étrangère, mais incontestablement sémitique, à la dynastie dont le roi le plus connu est Hammourabi. Je suis du reste le premier à reconnaître que mon opinion ne repose que sur des hypothèses et je n'ai nullement l'intention de la présenter comme certaine au lecteur.

Bagdad, le 15 décembre 1887.

RAPPORT SUR UNE MISSION AU SÉNÉGAL,

PAR M. R. BASSET.

Le rapport ci-joint vient d'être adressé par M. Basset à l'Académie des inscriptions et belles-lettres qui l'avait chargé d'une mission linguistique au Sénégal. Le bureau de l'Académie a bien voulu nous autoriser à reproduire ce document qui complète les renseignements donnés, dans le cahier précédent, sur la mission que notre savant collaborateur vient d'accomplir avec un plein succès.

(Note de la rédaction.)

Le but principal était d'étudier le dialecte parlé par les

descendants des tribus berbères qui, depuis les temps les plus reculés, occupent la partie occidentale du Sahara, et se sont progressivement rapprochés du Sénégal, devenu aujourd'hui, sur une partie de son cours, le fossé de séparation entre les races noires et sémitiques. L'importance de cette étude s'explique par ce fait que, de nos jours, le zénaga est le plus accessible du groupe qu'on peut appeler *méridional* et qui comprend les dialectes des Touaregs Aouelimmiden ou Ioulemeden, campés près de Tonbouktou et hostiles à l'influence française, comme l'a prouvé le récent voyage du lieutenant de vaisseau Caron, — des Sergous, établis près du sommet de la courbe décrite par le Niger, — et probablement des Guanches des Canaries, dont la langue s'est éteinte depuis deux siècles. Le zénaga lui-même tend à disparaître, puisque, dans les trois grandes tribus maures qui vivent au nord du Sénégal, Trarza, Brakna et Ida Ou-Aïch, il n'est plus parlé que par les fractions de marabouts appartenant à la première de ces peuplades : les Oulâd Dahman, les Koumleïlen, les Tendr'a, les Iakfar'a tachencha et les Ida bel H'asan, dont quelques familles vivent chez les Braknas.

Historiquement, ces trois tribus et leurs tributaires d'aujourd'hui ont joué au moyen âge un rôle court mais brillant. C'est dans une des îles formées par les nombreux marigots du bas Sénégal, et habitées seulement par les caïmans et les lamantins, que s'établit, au XI^e siècle de notre ère, le réformateur Abd Allah ben Yasin. Groupant autour de lui par ses prédications les principales tribus senhadjas, il les lança, au nord, contre le Maghreb, divisé en petits états depuis le partage de l'empire édrisite, à l'est, contre le Soudan idolâtre. Son bras droit, Abou Bekr ben Omar, périt dans ce dernier pays, au siège d'un *tata*, forteresse nègre comme celles que nos colonnes ont dû emporter d'assaut dans leurs campagnes du haut Sénégal et du haut Niger. Mais son successeur, Yousof ben Tachfin, rendit illustre le nom des Almôravides (Almorabetoun) en soumettant à son empire le Maghreb jusqu'Alger, en fondant la ville de Maroc et en refoulant dans

le nord de l'Espagne les armées chrétiennes qui, sous la conduite d'Alphonse VI de Castille, avaient déjà poussé jusqu'à l'extrémité méridionale de la Péninsule. Du Sénégal à Valence, d'où la veuve du Cid dut fuir en emportant le cadavre de son mari mort de douleur en apprenant les victoires des Musulmans, et de l'Atlantique à quatre-vingt-dix journées de marche dans l'intérieur du Soudan, les Berbères Senhadjas (Zenagas) dominèrent pendant une courte période de temps; affaiblis par leurs victoires, amollis par leurs conquêtes, ils cédèrent le pouvoir à d'autres tribus, descendues des montagnes les plus sauvages de l'Atlas marocain, à la voix d'un prophète (le Mahdi Ibn Toumert) et sous la conduite d'un chef né dans la province actuelle d'Oran. C'étaient les Unitaires (Almohades) : le second successeur de Yousof ben Tachfin se précipita dans la mer en voulant fuir d'Oran où il était assiégé; d'autres Almoravides, les Ghania, chassés des Baléares où ils avaient fondé un royaume, vécurent en aventuriers, courant l'Afrique de Tripoli à Tiharet, et souvent vaincus, parfois vainqueurs, toujours ennemis implacables des Almohades et des hérétiques abadhites dont ils détruisirent les villes, ils laissèrent après eux les souvenirs les plus glorieux. Après cette fugitive apparition dans l'histoire du monde, les Senhadjas du sud rentrèrent dans l'obscurité : la seconde conquête arabe les mélangea aux tribus d'origine ma'kil; de là naquit probablement le dialecte arabe vulgaire connu au Sénégal sous le nom de *k'asania* et qui supplanta peu à peu le zénaga, la langue de 'Abd Allah ben Yasin et de Yousof ben Tachfin.

Les Trarzas, qui parlent encore ce dernier dialecte, font leur apparition aux escales du Sénégal pendant la saison sèche qui dure de décembre à mai. C'est le moment le plus favorable pour les transactions. Les marais de la rive droite, presque tous desséchés par le harmatan (vent du désert), n'arrêtent pas les caravanes, et si la chaleur est plus forte que pendant l'hivernage, du moins les épidémies de fièvre sont moins à craindre. Comme je désirais, dans l'intérêt de ma

mission, me rencontrer surtout avec les Trarzas, je choisis cette période de l'année pour mon voyage. Je m'embarquai à Alger à la fin de décembre, et je préférâi traverser le nord de l'Espagne pour attendre à Lisbonne, plutôt qu'à Bordeaux, le bateau qui devait me mener à Dakar. Ce séjour en Portugal me permit d'examiner les manuscrits orientaux de trois des principales bibliothèques de Lisbonne : j'y trouvai, grâce aux indications de M. le lieutenant Esteves Pereira, membre de la Société asiatique, un certain nombre d'ouvrages et surtout de chartes et documents intéressant l'histoire des relations du Portugal avec l'Afrique septentrionale et occidentale.

Mes premières recherches sur le sénaga commencèrent à Saint-Louis où j'arrivai dans la première quinzaine de janvier. M. le capitaine Le Chatelier, actuellement dans le Fouta Dyalon, avait informé de ma mission plusieurs traitants noirs ; ceux-ci me mirent en rapport avec des Trarzas dont l'un, Ahmed Saloum, a été mon plus zélé et mon principal informateur. Grâce à lui et au fils du feu qadhi Bou'l Mogdad, que m'avait adressé la Direction des affaires politiques, je pus rapidement réunir un vocabulaire sénaga qui, au moment de mon départ définitif, comptait plus de 3,000 mots. J'obtins également la traduction des quarante et une fables de Loqman et d'une dizaine d'autres textes ; mais ce ne fut que dans les derniers temps qu'Ahmed Saloum se décida à m'apporter des contes originaux en dialecte sénaga. Jusque-là, la chose lui avait paru peu digne des recherches d'un marabout.

Les informations recueillies à Saint-Louis étaient unanimes sur ce point que, chez les Trarzas seuls, le berbère s'était maintenu ; néanmoins, pour plus de certitude, je partis pour Podor, la principale escale des Braknas. Le voyage se fit en canot rapide : pendant un jour et demi, accroupi à l'avant d'un bateau monté par six leptots, je remontai le Sénégal, qui coulait tantôt entre des broussailles de palétuviers, l'arbre à fièvre, tantôt entre des plages sablonneuses où les caïmans dormaient étendus au soleil. A Podor, mes renseignements

trouvèrent confirmation, mais j'utilisai mon séjour en faisant rechercher trois documents arabes importants pour l'histoire du Sénégal : un recueil de traditions sur l'origine des Braknas et des Trarzas, une chronique du Fouta par Tierno Saïdou et une biographie d'El-Hadj Omar, le fondateur de l'empire toukoulour de Ségou, l'adversaire du général Faidherbe, dans la célèbre campagne de 1859; j'ai bon espoir d'obtenir copie de ces documents. Déjà, par l'intermédiaire d'Ahmed Seloum, j'avais pu faire transcrire, à Saint-Louis, un manuscrit relatif à l'ancêtre éponyme des Oulâd Dahman, fraction des Trarzas. En même temps, je recueillis auprès des traitants Braknas et Ida Ou-Aïch un vocabulaire de l'idiome h'assania, arabe vulgaire du Sénégal, dont le général Faidherbe a donné un spécimen dans ses *Langues sénégalaises*. Un Maure, qui avait été le compagnon fidèle du dernier roi des Trarzas, Ely, assassiné par son frère et successeur, me fournit plusieurs pièces de vers qu'il avait apprises de la bouche même de ce prince. Au poste de Podor, je recueillis des spécimens de correspondance arabe rédigée par les princes noirs du Fouta. Ces derniers documents doivent servir de base à une étude que je compte faire sur l'arabe parlé au Sénégal et sur l'influence de cette langue sur certains idiomes nègres : c'est une des faces, et non des moins curieuses, de l'extension de l'islamisme, par voie d'infiltration, dans un pays où il est destiné à devenir notre plus grand ennemi, si l'on tolère son développement. Une autre preuve de cette infiltration est fournie par les noms arabes et berbères donnés par les Maures aux localités wolofes et toukouloures de la rive gauche du Sénégal. On sait que, sans la France, les intrigues du roi trarza Moh'ammed El-H'abib auraient établi l'autorité de ce prince dans le Walo, le Cayor et le pays du Bour bâ Dyolof. J'ai recueilli une liste étendue de ces noms intéressants au point de vue géographique et linguistique.

Tels sont les résultats de ma mission dans le domaine du berbère et de l'arabe : je passe maintenant à ceux qui concernent les langues nègres.

Podor, situé au milieu du Fouta Toro, me fournit des chansons de griots, panégyristes des princes noirs, formant une caste universellement méprisée. Au XIV^e siècle, Ibn Batoutah les avait déjà rencontrés à la cour du roi de Melli et les désigne par leur nom véritable (*djali = gessel*, d'où le français griot). Un de leurs chants, traduit par le Marco-Polo musulman, semble avoir été composé, de nos jours, pour l'Almamy du Bondou, le chef du Fouta ou le Bour bā Dyolof. Je possède un certain nombre de pièces en langue toukouleure (foulah) consistant dans l'énumération des ancêtres du prince, et dans quelques phrases élogieuses.

Précédemment, pendant mon séjour à Saint-Louis, j'avais eu à ma disposition un Khassonké de Médine, parent du feu roi Sambala, notre allié contre El-Hadj Omar. Le khassonké, qui jusqu'ici n'avait pas été étudié, appartient au groupe des langues mandingues comprenant en outre le malinkhé (langue des Melli d'Ibn Batoutah et d'El-Bekri); le soninké sur lequel on possède les travaux du général Faidherbe et du docteur Tautain; le mandingue dont la grammaire a été écrite par Mac-Brair; le bambara qu'ont fait connaître Dard, et après lui, le P. Monteil et le lieutenant Binger, si misérablement assassiné à l'est du Niger; le sousou, connu depuis 1802 et repris ensuite par le P. Rimbault et le révérend Dupont. Il faut y joindre le vei, objet des recherches de Kœlle, et le sangaran dont un vocabulaire m'a été dicté à Samia, à l'embouchure du Rio Nunez, par une esclave affranchie. En 1867, M. Steinthal donna le premier travail scientifique d'ensemble qui ait été fait sur ces langues, mais son ouvrage renferme forcément des lacunes que j'essayerai de combler à l'aide des nouveaux idiomes dont je viens de parler et des documents récemment publiés.

Pendant mes différents séjours à Saint-Louis, je m'étais mis à l'étude du wolof dans un but pratique plus que scientifique; sans avoir pu, étant donné le peu de temps que je pouvais y consacrer, faire des recherches approfondies sur les trois dialectes qui paraissent exister dans cette langue

(Saint-Louis, Dakar et Lebou), j'ai assemblé les matériaux d'une comparaison des racines du wolof avec le sérère-sine ou kéguem, étudié par le général Faidherbe et le P. Lamoise. Le wolof m'a d'ailleurs servi dans mon enquête sur les superstitions des populations païennes ou musulmanes du Cayor et du Fouta.

Peu après mon retour de Podor, je résolus de partir pour Thiès, avant de m'embarquer à Dakar pour les rivières du sud; le bateau qui fait ce service ne quittant le Sénégal que tous les quarante-cinq jours, je pouvais consacrer les deux premières semaines de mars à l'étude du sérère-nône dont le général Faidherbe et le colonel Pinet-Laprade ont les premiers signalé l'importance. Isolés au milieu des populations musulmanes, les Nônes, qui se partagent en deux groupes : Nônes proprement dits et Palors ou Farors, vivent dans les forêts autour des postes de N'pout et de Thiès, dans un état presque sauvage. Ils sont restés fétichistes, redoutent extrêmement les sorciers et se passionnent moins pour leurs dieux que pour l'eau-de-vie allemande dont les traitants les empoisonnent. Un événement pénible, la mort de l'administrateur de Thiès qui expira entre mes bras, arrêta mes recherches pendant quelques jours, mais cependant je pus, grâce à un des fils du chef du village, réunir un vocabulaire de 1,500 mots ou phrases en dialecte nône, plus une douzaine de contes qui font connaître, mieux que toutes les descriptions, l'état moral de cette race, présenté d'ailleurs sous un jour peu favorable. Elle paraît avoir précédé dans le pays les émigrations des Wolofs et des Peuls et n'avoir rien de commun, comme origine, avec les Sérères-sines, venus peut-être de la Cazamance; quant à sa langue, on doit, jusqu'à présent, la considérer comme isolée au milieu des groupes sénégambiens.

Au milieu de mars, je pris passage sur l'avis colonial *le Dakar*, après avoir sollicité, par l'entremise de l'Académie des inscriptions, une prolongation d'un mois de congé. Elle me fut accordée en temps utile, mais l'administration du Sé-

négal ou plutôt le secrétaire général, directeur de l'intérieur par intérim, me fit transmettre trop tard la dépêche (trois semaines après son arrivée), pour que je pusse en profiter et séjourner deux mois, au lieu de trois semaines, dans les rivières du sud.

Une question intéressante de linguistique se pose au sujet des populations massées sur la côte, à l'embouchure des rivières, et inférieures en civilisation à leurs voisins de l'intérieur : Mandingues, Wolofs, Sousous et Foulahs. Appartiennent-elles à une seule race, ou sont-elles les débris de peuplades hétérogènes, refoulées, à différentes reprises, et acculées à l'Océan ou renfermées dans les îles Bissagos ? Au point de vue linguistique, la seconde hypothèse est la plus vraisemblable, et bien que le retard inexplicable que j'ai signalé plus haut ne m'ait pas permis de réunir tous les éléments de la question, du moins les données que j'ai recueillies ne laissent pas de doute.

Le but de mon voyage était le Rio Nunez où je devais, plus qu'ailleurs, trouver groupées sur un espace de terrain relativement restreint plusieurs des races antérieures aux dernières émigrations. De plus, M. Largeau, administrateur du cercle et mon ami personnel, mettait à ma disposition, outre son hospitalité, le crédit que les populations noires s'empressent de lui accorder. Arrivé à Samia, je remontai en pirogue le Rio Nunez au milieu des forêts vierges et, installé au poste de Boké, je commençai mes recherches. Parmi les principales tribus sont les Landoumans et les Bagas, ces derniers portant les dents limées en pointe et suspects d'anthropophagie. Leurs langues, dont je rapporte deux vocabulaires étendus, sont étroitement apparentées au ballom de Sierra-Leone, étudié par Nyrop en 1814, et au temné de la côte des Graines, bien connu par les nombreux travaux de Schlenker.

Près de l'embouchure du fleuve vivent les Nalous, refoulés vers la mer par les Bagas, les Landoumans et les Sousous. Leur langue, dont j'ai recueilli un vocabulaire, diffère de toutes celles de la côte et je n'ai pu la rattacher à aucune de

celles qu'on parle en Guinée. Toutes ces populations sont fétichistes et tiennent en grand honneur une association secrète, les Simos, répandue dans tout ce pays.

La veille de mon départ, on m'amena un Dyoula de l'embouchure du Rio Grande, de ceux que les Portugais nomment *Biafade*. Il parlait un dialecte étranger à tous les gens de la côte, quoique peut-être il soit à rapprocher du balante et du feloup de la Cazamance.

A mon retour, je m'arrêtai à l'île de Boulam, dans l'archipel portugais des Bissagos où ne vivent pas moins de quatre populations différentes. Je pus constater, en relevant le vocabulaire de trois d'entre elles, que le bram et le manjak sont de même origine, tandis que le bidyogo en diffère absolument. L'embouchure du Rio Grande, le Rio Cassini, la Cazamance et l'archipel des Bissagos offrent une riche moisson à celui qui pourra consacrer plusieurs mois à étudier les langues diverses parlées sur une surface peu considérable.

Le reste de mon séjour au Sénégal fut employé à copier des fragments d'un manuscrit de littérature arabe, à relever le catalogue de la bibliothèque de Bou'l Mogdad et à compléter mes recherches sur le zenaga et le folklore wolof.

Lunéville, 27 mai 1888.